

Vous souvenez-vous du Fontanil d'autrefois ? Histoires de vie, portraits, témoignages... Découvrez ou retrouvez l'histoire du village et de ses habitants à travers le regard de nos aînés, dans le cadre d'un projet de valorisation du patrimoine immatériel porté par la Ville et accompagné par Sylvie Guignier, conteuse de l'association ÂmaTerraSu.

*Vous souhaitez témoigner ?
Envoyez-nous votre message à contact@ville-fontanil.fr
Retrouvez prochainement les portraits de nos anciens
en audio sur ville-fontanil.fr*

René TERPENT, 87 ans

« Avant, au Fontanil, il n'y avait pas tous ces logements... C'était des champs. Avant, il y avait surtout des paysans au Fontanil ».

Invité à évoquer Le Fontanil-Cornillon d'autrefois, Monsieur Terpent témoigne :

« Avant, au Fontanil, il n'y avait pas tous ces logements... C'était des champs. Avant, il y avait surtout des paysans au Fontanil ».

Monsieur Terpent, né le 3 juillet 1935 au Fontanil-Cornillon, sait bien de quoi il parle : ses grands-parents paternels, d'abord paysans au Mont-Saint-Martin, se sont installés au Fontanil-Cornillon où ils ont vécu de leur ferme. Ses parents ont eux-mêmes repris l'exploitation.

« À ce moment-là, on cultivait pas le maïs mais des betteraves sucrières pour l'usine de Grenoble. Mon père les semait. Il fallait les éclaircir, en laisser un pied tous les 15 centimètres. » Un travail long et fatigant car, en plus du désherbage, il s'agissait de « démarier » les plants excédentaires issus de la même graine.

« Quand elles étaient grosses, on récoltait les betteraves et on coupait les feuilles qu'on donnait aux vaches et aux cochons. Le bétail était nourri comme ça, avec les betteraves, les plantes fourragères, le foin.... C'était dur : un jour, j'avais tellement pris le soleil à travailler au champ, j'en tremblais. Ma mère m'a mis coucher. »

Les terres du Fontanil-Cornillon produisaient également des céréales : « On faisait du blé. La batteuse venait une fois par an. C'est une entreprise qui venait, elle moissonnait et mettait en sacs. Mon père les amenait avec les chevaux jusqu'au moulin de Monsieur Magnin », la minoterie du Fontanil. « On récupérait les sacs de blé. Tous les paysans avaient un four et chacun faisait son bazar : des pains ronds... ».

Des cultures et de l'élevage

La ferme familiale vivait aussi de l'élevage des animaux : « Mon père avait deux spécialités, les ruches et les petits cochons. »

En moyenne, « il y avait toujours une dizaine de ruches qui étaient dans le champ, au Fontanil ». Quand arrivait l'été, « dans la nuit, on fermait les ruches, et le matin, de très bonne heure, on prenait un char et on les chargeait, direction Saint-Martin. Un jour, une ruche s'est plus ou moins ouverte, ça a inondé d'abeilles le Fontanil, les Anciens s'en rappellent ! »

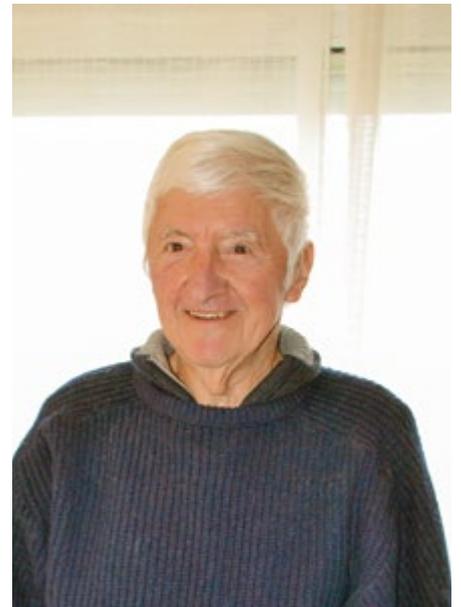
« Pour les cochons, mon père avait une mère truie et il vendait les porcelets. Il les chargeait dans sa voiture et les vendait dans les marchés du coin. Il y avait aussi le boucher de Saint-Egrève qui venait acheter le cochon. Il l'emmenait vivant. On faisait la pesée dans la cour de la ferme. Un jour, ça a bardé : le boucher avait un employé qui mettait le pied sous la balance pour soulever le cochon et que ça pèse moins lourd ! Mon père voulait lui mettre une triquée ! »

« Mon père trouvait qu'on en faisait jamais assez. Il avait acheté une quinzaine de dindes au marché de Grenoble, mais dans la plaine, tous les champs étaient travaillés, il n'y avait pas de place pour des dindes. J'avais une douzaine d'années. Pour l'été, je montais au Mont-Saint-Martin à pied avec mon troupeau de dindes. Là-haut, elles avaient des sauterelles à manger. Dès qu'il y avait la voiture du facteur, catastrophe ! J'en attrapais une qui rouspétait et ça faisait venir les autres ! Et puis, dès qu'elles étaient grosses, on les descendait et on les vendait. »

“

« Malheureusement, les pratiques et savoirs partagés autrefois se perdent s'ils ne sont pas transmis. Ce travail de recueil des souvenirs de nos anciens Fontanillois a pour objectif de faire perdurer l'histoire collective de la commune et de la transmettre aux nouvelles générations. »

NADÈGE CALLEJON
et BRIGITTE MANGIONE



Ainsi, les produits de la ferme permettaient de se nourrir : il y avait toujours un cochon réservé à l'alimentation de la famille, un potager... « Ma mère tenait la ferme. Elle bossait, c'était dur. Elle se levait de bonne heure, elle préparait à manger, elle faisait un grand jardin, les légumes et tous les fruits : les prunes, les poires, les abricots... Elle cuisinait très bien, les lapins, les poules et compagnie. Tout ce qu'elle a travaillé ma mère... »

Tout ce qui pouvait rapporter quelques sous était valorisé : « Autour de l'école, il y avait des tilleuls. Quand ils étaient fleuris, les parents allaient chercher des échelles. Le maître ne voulait plus que les enfants ramassent. Les parents le faisaient et ils le portaient à une pharmacie de Grenoble. »

Les enfants aidaient autant qu'ils le pouvaient : « Quand on sortait de l'école, on filait à la maison pour aider à la ferme... À la maison, on jouait jamais, mon père trouvait toujours

quelque chose à faire... » Et il arrivait qu'ils en gardent la trace sur les mains ! « Tous les matins, le maître se mettait devant la porte de la classe et on montrait les mains. S'il disait "sale" on allait au bassin, on allait se les laver. »

Les amusements de l'époque

Bien qu'il y ait eu peu de temps pour les divertissements, ceux-ci ont tout de même existé : « Quand j'ai eu 14-15 ans, mes copains venaient me chercher. Mon père me laissait aller très peu... Il y a une chose qu'on faisait, c'était de monter au Mont-Saint-Martin à pied. On redescendait, et le dernier revenu, il offrait à boire. Il y avait trois restaurants qui faisaient café. Moi j'avais jamais de sous. Des fois, ma mère me donnait deux ou trois sous. Mon père achetait des journaux agricoles que j'allais revendre, et avec le bénéfice, ça faisait pour moi ».

Est ensuite venu l'âge des bals : « Les bals, c'est mon péché mignon. D'ailleurs ça continue toujours "René et sa gambille !" J'avais pris quelques cours à Grenoble, avant ou après l'armée. Mon père trouvait que ça sortait de l'ordinaire. On avait un copain qui avait un permis de conduire, qui conduisait, et c'est lui qui trouvait les bals à Quaix, à Proveyzieux, au Mont-Saint-Martin... Au Fontanil, il y avait un gars qui jouait de l'accordéon, c'était un bal à la sauvette, improvisé. Pourvu qu'il y ait des filles ! Les bals organisés, c'était ceux des pompiers. »

Vie active et loisirs de jeune adulte

L'entrée dans la vie active est significative d'un grand changement à venir dans l'histoire de la commune : Monsieur Terpent ne reprend pas la ferme familiale. « Mon père a tout fait pour que je prenne pas sa fonction de paysan. Je cherchais du boulot, je suis entré à Merlin Gérin, à Grenoble. » Fondé en 1920 à Grenoble, ce groupe industriel spécialisé en matériel électrique embauche largement dans la région grenobloise. On y vient en bus, en tram... Monsieur Terpent opte vite pour le scooter.

En avril 1955, le groupe industriel Thomson-CSF inaugure le centre Emile Giradeau, implanté sur la commune de Saint-Egrève. Il profite alors de la fermeture des entreprises de tissage et de ganterie pour embaucher des employés habiles en atelier de production, compétentes pour l'encadrement technique et administratif, et ce, pour des salaires bien plus bas qu'à Paris.



Monsieur Terpent a alors 20 ans. « J'ai des copains quand la Thomson s'est construite et que c'est devenu une énorme boîte, ils m'ont dit "viens, c'est plein de filles", elles étaient 1000 ou 2000 femmes. Je vais pour me faire embaucher, j'ai dit que je voulais travailler en équipe et ça s'est fait comme ça. J'étais à la fabrication des tubes cathodiques pour les télévisions... »

La vie de jeune homme se décline alors en de multiples activités : « Mon père a continué de bosser à la ferme, et je l'aidais. » Et en parallèle, l'engouement pour les bals se poursuit. « Moi, tout ce qui comptait, c'était aller au bal... C'est à un bal de Quaix que j'ai rencontré mon épouse. »

Et puis, c'est après avoir vu, lorsqu'il était écolier, le matériel des pompiers (« Dans l'arrière de l'école, il y avait un petit bâtiment, un hangar, c'est là qu'il y avait le local des pompiers. Ils accrochaient les tuyaux à l'intérieur pour les faire sécher. »), et après avoir dansé aux bals des pompiers que Monsieur Terpent les a rejoints. « Les pompiers, j'ai commencé après l'armée, c'est venu en discutant avec des copains. On devait être une douzaine. Je suis rentré, je n'y connaissais rien. On se voyait tous les week-ends, on faisait une manœuvre, on déjeunait ensemble. Et la semaine on travaillait. »



Cela aurait pu suffire à remplir la vie de Monsieur Terpent mais, « un jour, par le chemin de la ferme, on voit arriver un gars avec une femme (il s'agissait de Jean-Yves Poirier et de son épouse). Il se présente comme un candidat pour être maire. Il dit « c'est vous René Terpent ? On m'a dit que si je voulais être élu, il fallait que j'aille voir le gars qui habite sous le Rocher. »

Les choses se sont faites ainsi : Monsieur Poirier a été élu maire et Monsieur Terpent, est devenu adjoint « je m'occupais des travaux », et cela pendant 35 ans.

De grands changements dans la commune

La commune du Fontanil-Cornillon connaît alors les changements qui lui donnent sa configuration actuelle. Elle se dote d'équipements collectifs avec la création de la crèche, de l'école maternelle, de la bibliothèque-médiathèque, de la salle Jean-Yves Poirier, du centre de loisirs Claretière avec sa piscine sur le toit. Ce sont aussi la construction du local du foot

et du rugby, l'installation d'un réservoir d'eau supplémentaire d'eau potable, l'agrandissement du cimetière. Tout azimut, la commune multiplie les chantiers et Monsieur Terpent consacre une grande partie de son temps à honorer son mandat. D'ailleurs, en hommage à son engagement au service de la commune, le complexe sportif porte son nom.

Par ailleurs, des initiatives se mettent en place pour développer la vie au sein de la commune. « On a créé la clique, sous couvert des pompiers. On jouait de la trompette, il y avait deux tambours. On s'entraînait tous les mercredis au foyer municipal, l'actuelle salle des mariages. On jouait au 14 juillet, et de temps en temps, on faisait des concours. »



En 2002, le marché s'installe au centre du village : « J'ai pris ma moto pour faire le tour des marchés du coin et trouver des marchands. Il y en a eu 10, maintenant, ils sont 20, et des gens viennent de Saint-Egrève, de Voreppe, de Sassenage. C'est un lieu de rencontre le dimanche, les bars sont ouverts... »

Des manifestations voient également le jour : « J'avais créé un salon de l'artisanat qui se faisait au gymnase ». Certaines, liées au sport, sont d'envergure nationale, voire internationale, ainsi le défi mondial de l'endurance, une compétition d'ultra-triathlon, s'est déroulé entre 1988 et 2000. « Il y avait des athlètes de tous les pays du monde. Il y en a qui venaient de pays pauvres et qui repartaient habillés, il y avait une entraide. À ce moment-là, il n'y avait pas de divisions, tout le monde participait. Des Fontanillois recevaient chez eux ». En 1989, le tour de France à vélo féminin fait halte au Fontanil-Cornillon, avec Jeannie Longo. Puis, de 1999 à 2019, ce sont les Happy Days, un festival gratuit de gospel, blues, soul. « On faisait des réunions tous les mardis pour préparer. Ça mobilisait tous les Fontanillois. On mettait des tables dans les gymnases, des lits dans le local des pompiers. Les organisateurs campaient au Parc Municipal... »

Monsieur Terpent exprime sa satisfaction d'avoir impulsé et rendu possible l'évolution du Fontanil-Cornillon. Une commune qu'il aime et qui continue de se transformer avec l'arrivée du tram et l'installation en nombre de nouveaux habitants. Il souhaite que perdure le même état d'esprit qui lui est cher « faire vivre ensemble tous les Fontanillois. »